

N^o 752 15 centimes

LE RASOIR



L'UNION des trois EMPEREURS, c'est la paix!

Rédacteur en chef :

CARLOS DE BADAJOZ.

Bureaux :

Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

26 JUIN 1875.

Septième Année.

LE RASOIR

JOURNAL SATIRIQUE

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

Dessinateur-Propriétaire

VICTOR LEMAITRE

Bureaux :

Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

Abonnement :

Belgique, Un an, franco fr. 4,50
Etranger, Port en sus.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DÉsirÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue du Midi, 76; chez E. L'OLIVIER, rue Neuve, 48 et chez E. SARDOU, 12, Galerie St-Hubert, Passage du Prince. — A Anvers, chez DUMONT, Kiosque, Place Verte. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy. — A Tournai, chez E. HUBERT, libraire, quai Poissonnier. — A Verviers, chez BECK-DRESSEN, rue de l'Harmonie. — A Spa, Kiosque, Place Royale. — A Neufchâteau, chez Léandre PETIT, libraire. — A Tilleur, chez RICHOUX, rue VinAve, 66. — A Paris, chez M. Jules BENARD, boulevard Mémilmontant, 120.

Pauvre Marion !

Quand elle était enfant, et qu'elle se rongait les ongles, on lui disait :

— Fi, la vilaine !... Elle aura de vilains ongles, elle ne trouvera pas de mari.

Quand elle refusait d'étudier sa géographie ou son piano, on lui disait encore :

— Oh ! l'ignorante... on ne parviendra jamais à la marier.

Quand elle disait une anerie, on levait les bras au ciel avec tristesse :

— Quel malheur !... Si elle reste aussi bête, elle sera vieille fille !

Grâce à ces excellentes leçons, elle avait atteint ses dix sept ans dans cette conviction que l'homme est un être d'une espèce tout à fait supérieure à la femme, et que, pour mériter un mari, il faut non seulement être jolie, mais avoir beaucoup d'intelligence, de savoir et d'esprit.

**

Un matin, sa mère — qui avait l'air plus solennel que de coutume, — lui dit en lui montrant un grand carré de carton qui sentait la verveine :

— Marion, ceci est une invitation... Tu iras au bal, samedi.

Marion n'était pas une niaise. Elle savait parfaitement que les jeunes filles ne vont pas au bal pour valser en deux temps, montrer leurs épaules et prendre des glaces à la framboise, — mais pour tâcher d'y conquérir des maris parmi des jeunes gens qui ont une raie au milieu de la tête, des cravates blanches, des bottes trop étroites et qu'on place debout contre les murs des salons...

**

Le premier bal, — la première bataille.

Pendant la semaine entière, elle n'en dormit pas. Elle avait une peur affreuse, était-elle suffisamment préparée ? Avait-elle bien tout ce qu'il faut pour engager ce grand combat et affronter sans désavantage ces terribles jeunes gens qui exigent des jeunes filles tant de perfections...

Elle consulta son miroir d'abord, — un bon vieux miroir qui la connaissait depuis son enfance, — et qui lui répondit carrément :

— Sois sans crainte, ma petite Marion...

**

C'était quelque chose, mais c'était loin d'être tout. Les jeunes gens sont si difficiles !...

Elle relut de la première page jusqu'à la dernière tous les livres qu'elle avait étudiés. Elle se fit subir des examens sommaires sur l'histoire, la géographie, la littérature, et ne se trouva pas trop ignorante.

Elle passa alors à un autre examen :

— Ai-je assez d'esprit ?

Le cas était difficile à résoudre.

— Si l'on me dit ceci ou cela, que répondrai-je ?

Elle trouva sur tous les sujets que son imagination lui suggéra des réponses qui lui parurent satisfaisantes, et elle fut obligée de reconnaître sans fausse modestie qu'elle pouvait affronter toute espèce de conversations, — sur la musique, sur la peinture, sur les lettres, voire même sur les sciences...

Quand arriva le grand jour, elle se trouva plus courageuse qu'elle ne l'aurait cru d'abord. Elle se sentait convenablement armée pour la grande épreuve qui s'offrait à elle. Et elle avait une toilette charmante, — composée avec un art et un soin prodigieux. Quelque chose de vaporeux qui n'attirait pas l'œil, mais qui avait une extrême élégance, qui mettait en évidence ce qui devait être étalé, qui cachait ce qui devait être dissimulé...

Le vieux miroir, consulté au dernier moment, fut complètement satisfait. C'était la première fois que cela lui arrivait :

— Courage, mon enfant, dit-il d'un ton paternel. Tout ira bien.

**

Le petit cœur de Marion battait bien fort, quand elle monta l'escalier qui menait à la salle de bal. On a beau avoir fait provision de courage d'avance, on est ému dans un pareil moment. On entendait de loin l'orchestre qui jouait une valse; et il venait des paliers encombrés de fleurs, des parfums enivrants qui tournaient la tête...

Deux jeunes gens qui étaient accoudés sur la rampe se mirent des carreaux de verre dans l'œil pour la voir passer. Ils la dévisagèrent de haut en bas, — ce qui lui parut même assez étrange de la part de jeunes gens qui devaient naturellement avoir les meilleures façons du monde.

Elle n'est pas mal, cette petite, dit l'un. Elle a quelque chose de Nini Bamboche...

— Pas de chic ! ajouta dédaigneusement l'autre.

**

Marion eut envie de pleurer...

Pas mal !... Le vieux miroir, qui devait s'y connaître pourtant, avait mieux dit. Et cette comparaison avec Nini Bamboche, quel affront ! Nini Bamboche, une grande fille rousse, qui avait été cuisinière dans le quartier et qui maintenant avait une voiture à deux chevaux. Cette Nini Bamboche devait certainement être une pas grand chose, car il était défendu de prononcer son nom, et on ne disait jamais comment elle avait gagné sa fortune...

Ainsi, ces petits messieurs préféraient la chic de Nini Bamboche, — ses robes sang de bœuf, son chignon haut comme un casque avec une longue crinière dans le dos et une visière de cheveux sur le front...

C'était bien la peine d'avoir mis dans sa toilette tout ce qu'on avait de goût, d'élégance, de distinction... Pauvre Marion !

**

Un jeune homme blond, très-bien habillé et très-bien coiffé, vint lui demander le premier quadrille. Il paraissait tout à fait sérieux; il avait même une rosette à sa boutonnière. Marion, tout émue, le suivit. Celui-là n'était pas homme à préférer une Nini Bamboche, et elle allait pouvoir lui montrer ce qu'elle valait...

Il n'ouvrit pas la bouche. Dans les repos de la danse, il s'essuyait le front avec ardeur. Il ne se décida à parler qu'après la pastourelle...

— Cette fête est vraiment jolie ?

— Oh ! tout à fait jolie, dit Marion...

Mais le jeune homme blond ne répondit pas. Seulement, en la reconduisant à sa place après le galop, il répéta :

— C'est une des plus jolies fêtes que j'aie jamais vues.

— Vous êtes bien heureux de pouvoir comparer, s'empressa d'ajouter Marion, qui voulait absolument causer pour montrer de quoi elle était capable. — Jen suis, moi, à mon premier bal...

Le jeune homme blond ne la laissa pas achever. Il lui fit un grand salut cérémonieux, et lui tourna le dos pour aller inviter une autre danseuse.

**

Marion demeurera fort déçue. Peut-être ce jeune blond avait-il une infirmité qui l'empêchait de parler. Peut-être était-ce une épreuve ? Peut-être aurait-il fallu qu'elle commençât...

Un nouveau cavalier se présenta. Celui-ci était un petit rougeaud. Même silence.

Cette fois, Marion se lança. Comment s'y prit-elle ? Elle ne pourrait plus le dire. Mais, décidée à montrer ce qu'elle savait, elle lança la conversation sur les terrains qu'elle connaissait. Elle parla livres, arts, théâtres.

Il l'écoutait bouche bée, faisant des « ààààh ! » plus ou moins prolongés. Il avait l'air de ne pas comprendre...

— Comment, mademoiselle, vous savez tout cela ! dit-il enfin avec surprise...

Ce n'était décidément qu'un ignorant. Elle l'entendit, — quand il la quitta, — dire à l'oreille d'un jeune homme qui s'approchait avec des projets d'invitation évidente :

— Méfie toi... C'est une pédante !

**

Oh ! c'était trop fort ! La pauvre Marion n'avait vraiment pas de chance.

Elle eut le temps de réfléchir ; car on la laissa seule sur son banc. Tous les cavaliers s'empressaient autour de deux vilaines filles bêtes et disgracieuses. L'une était louche ; l'autre, sans être précisément bossue, avait une épaule un peu plus haute que l'autre. Leur père avait gagné jadis une fortune douteuse dans des faillites, dont la justice s'était inquiétée. Il leur donnait à chacune cinq cent mille francs de dot ; ou recevait beaucoup chez lui.

Marion était fort regardée. Elle était vraiment jolie. On se demandait qui elle était :

— Pas grand chose... La fille d'un chef de bureau. Pas de dot. Pas de fêtes.

On la lorgnait, et on passait pour aller inviter les filles du failli...

**

Marion assistait à ce manège, stupéfaite, anéantie. C'étaient donc là les jeunes gens !

Un danseur vint la tirer de ses tristes rêveries. Elle attendait depuis une grande heure. Il n'était ni jeune ni beau : c'était un garçon de trente cinq ans, déjà chauve...

Il parlait celui-là, il lui demanda tout de suite :

— Aimez-vous les chevaux ?

Elle répondit que non.

— C'est dommage... Je vous aurais montré mon écurie.

Il lui demanda ensuite si elle aimait les chiens, et lui parla de sa meute. Il répéta deux ou trois calembours d'almanach qu'il souligna d'un gros rire bruyant ; comme elle voulait le mettre sur le chapitre de la musique, il lui confessa qu'il jouait du cor de chasse, ce qu'il était le seul instrument qu'il aimât, que tous les autres l'ennuyaient...

Il fut interrompu au milieu de ses confidences par un ami qui, en passant à côté de lui, lui fit un signe mystérieux et lui glissa ces deux mots :

— On les apporte...

Il commença à s'agiter. Son agitation redoubla, quand l'autre revint lui dire à l'oreille :

— Dépêche-toi, sacrebleu ; si tu tardes, tout sera mangé...

Marion eut pitié de son embarras :

— Je crois que votre ami vous réclame, lui dit-elle... Je vous rends votre liberté...

Il ne prit pas le temps de la remercier et courut précipitamment vers le buffet, où les messieurs prenaient le foie gras d'assaut.

**

Marion n'attendit pas le cotillon ; elle se dit fatiguée et demanda qu'on la ramenât. Pauvre Marion ! Elle a fait le serment de ne plus aller au bal, — et de ne jamais se marier. Serment de jeune fille...

Elle prétend que les hommes ne valent pas le diable, et que les femmes sont bien bêtes de se donner de la peine pour eux. Elle reviendra un jour ou l'autre à de meilleurs sentiments.

LA LÉGIA.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

Les dernières pluies auront été favorables aux biens de la terre... et aux marchands de papier. Les feuilles libérales poussent, que c'est un charme ! Naturellement les feuilles cléricales poussent des cris de rage.

C'est d'abord : *La Constitution*, journal de Courtrai, grave et sévère, comme il convient quand on s'adresse aux flamands.

Ensuite : *Le Petit journal libéral*, organe des campagnes liégeoises; plus agressif celui-là, et, quoique paysan, pas mal rédigé tout de même.

Mais voici un confrère autrement réjouissant : *La Gazette de Hollande*, qui n'a de Hollandais que le nom, vient d'élire domicile à Bruxelles en Brabant.

Gare aux tête couronnées et autres Jocrisse politiques! elle a le parler franc la Grande Duchesse de Gérolstein et toujours le mot pour rire. Si elle s'entend à pincer un cancan suivant les règles de la bienséance, sa correspondance prouve qu'elle cultive le calembour avec non moins de succès.

Quant au prince Paul, je n'oserais jurer que son talent de musicien est à la même hauteur, a en juger du moins d'après la notation musicale de la vignette qui est en tête du journal. Un fa dièze au lieu d'un mi naturel :

Prince ! Vous que j'ai connu si modeste, vous le prenez sur un ton bien haut !

C. DE B.

Balancoire.

C'était l'autre jour, un dimanche...

... Le lecteur bienveillant m'excusera ; mais il faisait tellement chaud ce jour-là que je m'oubliai jusqu'à parler en vers. — Qu'il se rassure, cela ne m'arrivera plus.

Donc, il faisait chaud, et trois heures sonnaient. Tranquillement assis sous une des gloriottes de l'hôtel Schimp, à Groenendael, je buvais mélancoliquement un verre de lambic, suivant machinalement les spirales capricieuses et bleues qui s'échappaient de ma cigarette, et pensant à je ne sais quoi, à rien plutôt qu'à tout... La nature était assoupie ; c'était l'heure du *far-niente* ; le vent n'avait plus de murmures dans les feuilles immobilisées des arbres, et les cris-cris eux-mêmes se tassaient dans les herbes vertes.

Dans les gloriottes voisines, quelques soupirs étouffés, qui n'étaient pas des soupirs d'amour, mais les simples exhalaisons des estomacs repus et fatigués sous l'oppression de l'atmosphère orangeuse...

... Mais voilà, comme un carillon, que s'égrène un rire cristallin; les échos retentissent allégrement du bruit de la cascade joyeuse...

... Ses cheveux follets flottent sur sa blanche collerette, blonds comme les épis mûrs, et sa jupe oscille avec un voluptueux tangage sur sa... tournure fallacieusement provocante

« — Charles, dit-elle essouffée, toute rose de sa course folle, je veux monter sur la balancoire; » maman n'est pas là ! »

Et, légère comme Camille, elle saute sur la planche branlante, et Charles la pousse en avant, en arrière, en avant, en arrière... Elle rit aux éclats, nerveusement; son buste se cabre, menaçant le ciel bleu; ses pieds mignons effleurent le feuillage qui frissonne sous leur baiser, et ses jupons font autour de sa jambe un flou-flou chaste et pudique...

... Tout-à-coup, le talon trop haut perché glisse, la robe s'accroche et les jupons s'envolent... Les mains lâches défont... Un seul cri... La fillette tombe sur le gazon... et dans les bras de Charles... Elle est rouge comme une cerise au mois de Juin : un baiser a bientôt effacé sa rougeur...

... Au cri de sa fille, la mère est accourue. « Méchante enfant, je te l'avais bien défendu pour tant... »

Que vouliez-vous qu'elle fit ? Gronder ! il n'était guère temps...

Trois semaines après, je prenais mon lambic à l'hôtel Schimp, à Groenendael; les violons aigres faisaient grincer leur chanterelle, et l'on buvait à la santé de la mariée.

M. Charles ignorera toujours que je sais de visu qu'il est un heureux coquin.

(GAZETTE DE HOLLANDE.)

NÉPOMUC.

Reposons-nous.

La nuit d'un voile noir a couvert la nature,
En répandant sur nous ses milliers de pavots;
Tout est silencieux.. Fonde seule murmure,
Ensemble sommeillons, c'est l'heure du repos.

Suspendons nos travaux, et que nulle pensée
Ne vicie du sommeil altérer la douceur;
Et notre nuit sera par des songes bercée;
Songes plus qu'heureux, dont Morphée est possesseur.

Nous serons transportés dans le pays des roses;
Nous oublierons nos maux en possédant les choses
Dont notre cœur, en vain, plus d'une fois s'éprit.

Peut-être verrons-nous l'image séduisante :
D'un frère, d'un ami, d'une fidèle amante,
Qu'à notre affection, trop tôt, le Ciel reprit.

J. C.

Ai-je bien entendu Marie?
Ou rêvé-je en marchant?
Vous dites que la modestie
S'achète chez votre marchand.

Mais alors ce marchand, méchant,
Envers vous se montre peu tendre,
Car il me semble, belle enfant,
Que trop cher il veut vous la vendre.

J. C.

Faits divers.

A L'INSTAR DE CEUX DU GRAND FORMAT.

Vers la fin de la semaine dernière, une vache a mis bas, au village de Saint-Symphorien, un veau à tête d'homme, phénomène d'autant plus extraordinaire que c'est la deuxième fois qu'il se reproduit dans la même étable.

+

Un peintre distingué de Vienne met la dernière main à un tableau représentant le musée de D'O-treppe avant le déluge.

+

Dans le courant de la nuit dernière, la mère et la fille furent prises en même temps des douleurs de l'enfantement. On courut chercher deux sages-femmes, mais une seule put venir sur-le-champ, et encore arriva-t-elle tout juste pour recevoir les petites créatures, qui étaient une fille et un garçon. La sage-femme, s'occupant avant tout du soin de délivrer les mères, plaça à la hâte, dans le seul berceau qui se trouvait dans la chambre, les deux nouveaux-nés, sans prendre le temps de les examiner assez attentivement pour pouvoir les distinguer l'un de l'autre. La délivrance accomplie, les deux mères demandèrent à la fois à voir leur enfant. Grand fut l'embarras de la sage-femme, qui avoua sa perplexité. Une légère altercation s'éleva entre les mères, et enfin on résolut de s'en remettre au sort. Des boules de loto furent apportées dans un sac, et celle qui apporta le numéro le plus élevé eut le droit de choisir son enfant.

+

MARIAGE DANS LE GRAND MONDE. — Une récompense de 50,000 fr. est offerte à la personne qui indiquera où se trouve une demoiselle assez distinguée par l'éducation et le physique, et d'une fortune assez considérable, qui aimerait devenir l'épouse de celui qui lui donnerait le titre de duchesse, et dans lequel elle trouverait aussi un physique agréable. Qu'on nous pardonne ce charabia !

+

Julie F..., domestique, rue Dartois, s'étant levée hier de grand matin, ouvrit sa fenêtre afin de voir quel temps il faisait. Un spectacle singulier attira son attention. Elle vit une dame en toilette du matin, suivie d'un monsieur bien mis, entrer dans un terrain vague, situé rue des Guillemins. Leurs allures étaient mystérieuses et ils paraissaient prendre de grandes précautions pour éviter les regards. Le monsieur portait un paquet soigneusement enveloppé de linges blancs; la dame versait d'abondantes larmes. Un trou était creusé dans le sol; le paquet y fut déposé avec grand soin, puis recouvert de terre que les deux personnages foulèrent avec leurs pieds et revêtirent de gazon. Ensuite ils s'esquivèrent furtivement.

Persuadée qu'on venait de cacher en cet endroit la preuve matérielle d'un crime, la domestique, en proie à la plus vive émotion, était restée immobile

et sans voix, et n'avait pu s'opposer à la fuite des coupables. Mais leurs traits étaient restés gravés dans sa mémoire, et, dès qu'elle fut remise de sa frayeur, elle alla raconter ce qu'elle avait vu. Une rumeur se répandit dans le quartier et arriva aux oreilles des sergents de ville de service, qui se rendirent à l'endroit désigné. Là, en présence de plusieurs témoins, on fouilla la terre, le paquet en fut retiré, on l'ouvrit, et, aux regards des spectateurs pleins d'anxiété, se presenta le cadavre... d'un chien.

Ma Tante

La jeunesse est pour tous un oiseau de passage,
Elle fuit en naissant pour ne plus revenir;
On veut toujours la suivre et le sot et le sage,
Z'ont qu'un cœur pour l'aimer, la fêter, la chérir.
— nerte seriez-vous, devant ce doux mirage
En laissant sans amour votre cœur se vieillir?

Charade.

Par nécessité je commence
Par mon premier;
Tout journal mérite indulgence
C'est un fait; voilà mon dernier;
Eh! donc tâchez par obligeance,
Que votre cher journal, Desoer, soit mon entier.

Ecole de Natation. — L'établissement est réservé tous les mardi et jeudi de chaque semaine, de 4 à 5 1/4 heures de l'après-midi, pour les élèves du Collège Saint-Servais.

Kursaal de Chaudfontaine. — Tous les dimanches, concert d'harmonie à 5 heures, suivi de partie de danse. — Tous les jeudis partie de danse et concerts d'harmonie.

Parisine. — Au premier cheveu blanc, faites usage de la Parisine et vous ne verrez jamais le second. Cette eau vraiment prodigieuse, se vend rue de Rivoli, 76, à Paris.

Fraises. — Etablissement Libert-Darimont, au Pied-du-Thier à Liège.
On continue à y servir constamment de cet excellent fruit.

L. Jaumain, professeur d'escrime, à la société St-Georges, faubourg St-Marguerite, 31.

Stérilité des femmes constitutionnelle ou accidentelle complètement détruite par le traitement de madame LACHAPELLE, maîtresse sage-femme, professeur d'accouchements. — Consultations tous les jours, rue Mont-Thabor, 27, près les Tuileries à Paris.

Georges Ista (agent de change,) place du Théâtre, 11, maison DELAME-FRÉSART. — Opérations de change et ordres de Bourse.

Robes et confections, prix très-modérés, M. BEHM, rue du Laveu, 13, Liège.

J. Le Rousseau, — (Horloger-Bijoutier, breveté.) montres, pendules, horloges, Chaines et Bijouteries. Vente, échange et réparations, rue Sur-Meuse, en face du Pont-des-Arches, 43.

M^{lle} Rosalie Galhausen, près du Kursaal, à Ostende, Tabacs et Cigares.

Taverne du Chien d'Or, rue de la Violette, 20, à Bruxelles. — Diners depuis fr. 1-50 ; 2 francs avec demi-bouteille ; chambres à fr. 1-50.

Fabrique de carton-cuir repoussé pour tentures Imitations des cuirs de Cordoue et de Malines. F. DAYE et C^{ie}, à Bruxelles. Seul dépôt pour la province: chez F. LALOUX, rue de la Régence, 49, à Liège.

Produits d'une richesse exceptionnelle, ayant obtenu sept récompenses à diverses Expositions, notamment à celle de Paris 1867. De 12 à 125 fr. le rouleau de 8^m. — Pour le gros, s'adresser exclusivement rue Bassenge, 24, à Liège. — On trouvera également chez Fcois LALOUX, un immense choix de PAPIERS PEINTS depuis 25 centimes le rouleau. Vente au prix de fabrique en vertu de contrats passés avec diverses manufactures de France et d'Allemagne. Imitations des Gobelins, bois, marbres, etc.

Imp. et lith. de J. Daxhelet, Pass. Lemonnier, 12.

REVUE DU MOMENT.



-Le premier jour de pluie; il était temps!



-A St. Médard, les marchands de parapluies reconnaissants



-Si la sécheresse avait persisté, c'eût été notre abreuvoir



-Tu cuis les pommes de terre à la broche
-Mon ami, nous n'avons plus d'eau alimentaire



RESERVOIR
DANS



-à l'ami Grandjean, si la pluie n'était pas arrivée, les amateurs de pêche n'avaient plus que cet expédient.



-comment! un bouton de la livrée de Joseph dans votre chambre à coucher.
-Ah! madame, c'est un bouton de chaleur!



-A l'approche des élections nos édiles cherchent à faire croire que les eaux alimentaires ne sont pas tarées



-Ah mon dieu, quel nez! as-tu été mordu?
-Au diable les jardins, les abeilles confondent mon nez avec une rose.
-le bourgogne te sera toujours fatal!



-Tu as renvoyé la nourrice?
-oui, j'ai appris que cette fille avait eu un enfant!



A BRUXELLES

-sapristi, je vous demande pardon, je craignais qu'en tirant sur ce pigeon vous ne blessiez un prince.



-encore un
-Triste affaire, Mossieu le curé, mais aussi vous feriez mieux de les surveiller que de passer votre temps à pèleriner et à écrire dans les journaux.